

François Bon, *Fictions du corps*  
Dessins de Philippe Cognée  
Éditions L'Atelier contemporain

C'est un livre bien étonnant que François Bon, qui s'est d'abord fait connaître dans les années quatre-vingt, avec des récits évoquant l'usine, la prison et qui n'hésitait pas ces dernières années à se colleter à l'univers rugueux du rock, nous propose aujourd'hui... *Fictions du corps* s'offre en effet comme une histoire sans personnages réels, sans intrigue ni rythme narratif, dans un univers très ouaté, et où la valeur cardinale, la seule religion pourrait-on dire, reste la vie en communauté.

L'auteur insiste à plusieurs reprises sur le point commun des différents narrateurs : ce sont tous des citoyens. Traversant un jour une de ces banlieues qui s'étendent parfois à l'infini, croirait-on, un narrateur formule cette question angoissée, l'une des rares questions parcourant ce livre qui en contient si peu, parce que se remettre en question n'y est pas l'usage : « le seul modèle d'être ensemble tenait donc d'abord à la distance qu'on met avec celui qui est le plus proche, et l'impossibilité extérieure de vous différencier ? Tu n'aurais pas voulu vivre là. » Ailleurs toutefois, c'est le « noyau indifférent et fermé de la ville, qui restait calme et opaque comme l'eau des grands bassins de décantation » qui est apprécié...

Les lavis très dilués de Philippe Cognée qui ponctuent le texte s'accordent particulièrement avec le ton toujours mesuré et le style tendant sans effort à la neutralité. Ce sont de drôles d'ectoplasmes aux corps incertains, aux membres parfois épars, parfois en train de se bouturer d'autres doigts, d'autres bras, de vagues homoncules aux têtes lourdes d'hydrocéphales ou aux ventres vidés de leur substance, mais qui ne semblent jamais éprouver la crainte ou la souffrance. Car la ville est devenue ce lieu où se développent d'autres « qualités », ce qui entraîne ces mutations du corps qu'examine l'auteur, avec la fantaisie sérieuse d'un Henri Michaux (qu'il revendique d'ailleurs en quatrième de couverture). Ce sont ces métamorphoses que décline donc *Fictions du corps*, les hommes-pots, les hommes portes, les hommes démembrés, inutiles, indéterminés, instables etc. et ce ne sont plus

En une cinquantaine de « notes » de deux pages maximum, concernant les comportements des gens après « le désastre » (mais quel désastre ? là n'est pas le problème), il s'agit de rendre compte d'habitudes de corps coupées d'aspirations profondes, de conceptions réelles de l'existence, de projections idéales ou raisonnables et d'un certain nombre de comportements collectifs. L'auteur inventorie alors autant qu'il invente des catégories à la réalité peu ou prou avérée (« notes sur l'homme qui se tait », qui n'existe peut-être pas, parce qu'il est censé se cacher derrière des propos anodins, pour mieux échapper à l'exclusion), des sous-ensembles absurdes, loufoques ou inquiétants d'êtres vivants ou se considérant comme tels. Dans cette société où nul n'est censé vivre sans les autres, ceux qui cherchent à se séparer de la communauté sont ostensiblement méprisés – et punis (« notes sur les hommes qui s'enfuyaient »). Mais l'idéal sera quand même d'aménager « des lieux sans hommes », non pas de préserver des lieux sauvages, impollués de toute leur présence, mais des lieux spécialement conçus comme tels, pour admirer peut-être le vide au cœur de la ville... Dans « notes sur les hommes suspendus à des crochets », l'écrivain relate sans sourciller l'expérience de ceux qui cherchent ainsi leur bonheur : « sur les bouquets d'échangeurs et superpositions de niveaux, dans l'incessant vrombissement des moteurs, ils trouvaient le juste point de leur perception » et qui confondent manifestement méditation et ralentissement de la respiration, engouement intellectuel et engourdissement de la chair.

Par la brièveté de ces notes, par leur refus de l'anecdote narrative, par leur la volonté de s'en tenir à des « types », c'est en écrivain moraliste que François Bon s'affirme ici. Comme un La Bruyère d'aujourd'hui ou de demain, il ne peint ni l'homme en général, ni des individus en particulier, mais il parvient à broser, en une cinquantaine de coups de pinceau à peine, la fresque doucement glaçante de cette humanité qui a cessé de penser. Et qui l'ignore.

Thierry Romagné